

In memoriam : Max Niedermann (1874-1954)

Autor(en): **Redard, G.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **13 (1953-1954)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Nutzungsbedingungen

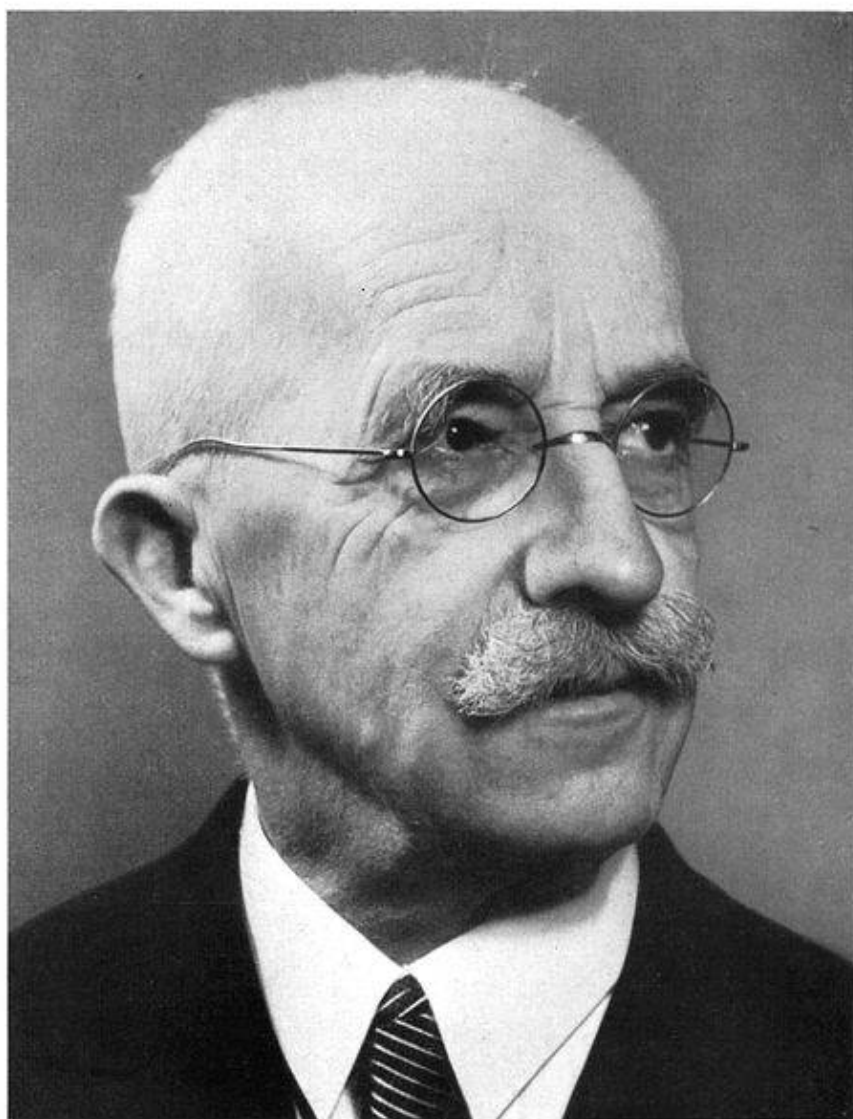
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



MAX NIEDERMANN †

(1874–1954)

In memoriam

Max Niedermann

(1874–1954)

Le 12 janvier 1954, à cinq mois de son quatre-vingtième anniversaire, Max Niedermann succombait à un mal qui, en quelques semaines, avait eu raison de sa robuste santé.

Originaire de Sirnach en Thurgovie, il est né le 19 mai 1874 à Winterthour où ses parents se sont fixés et dont il reçoit la bourgeoisie en 1883, l'année où leur fils aîné y devient bachelier. Encouragé par le directeur du Gymnase Johann-Jakob Welti qui, «classique» lui-même, a aussitôt remarqué ses dons, le jeune diplômé s'immatricule à la Faculté des lettres de Zurich et met le grec, le latin, le français et l'italien à son programme. Après deux semestres, il passe à l'université de Bâle où il suit les cours de Franz Misteli, Ferdinand Dümmler, Johannes Töpffer et surtout de Jacob Wackernagel sous la direction de qui il passe, au printemps de 1897 et «insigni cum laude», ses examens de doctorat. Sa thèse, qui porte déjà sur un problème de phonétique latine¹, le classe d'emblée parmi les jeunes savants sur qui la linguistique peut compter. Toute sa carrière en sera la confirmation.

Muni des titres obligatoires, Max Niedermann peut songer à parfaire ses études et décide, chose inattendue alors pour un Suisse alémanique, d'aller les poursuivre à Paris. A l'Ecole des langues orientales vivantes, il devient, pour le russe, l'élève du sévère Paul Boyer. A la Sorbonne, à l'Ecole pratique des Hautes études, au Collège de France, il suit les cours et participe aux conférences des grands maîtres du temps: Henri d'Arbois de Jubainville, Bernard Haussoulier, Michel Bréal, Gaston Boissier, Victor Henry, Sylvain Lévi et, en premier lieu, Louis Havet et Antoine Meillet qui ont tous deux une grande influence sur lui. Havet apporte à la critique des textes une rigueur de méthode que son élève n'oubliera pas; Meillet a succédé en 1891 à Ferdinand de Saussure dans la chaire

¹ *ě und ě im Lateinischen. Ein Beitrag zur Geschichte des lateinischen Vokalismus*, Darmstadt 1897, VIII–125 p.

de grammaire comparée de l'Ecole, et M. Niedermann, de huit ans son cadet, est, avec Mlle de Tchernitsky, O. Densusianu, E. Boisacq, A. Grégoire et H. Adjarian, parmi ses premiers élèves étrangers – le seul à collaborer aux *Mélanges linguistiques* que lui offrira en 1901 cette génération de disciples.

De 1897 à 1899, M. Niedermann ne quitte Paris que pour s'inscrire pendant un semestre à l'université de Fribourg-en-Brisgau où il suit les cours de Rudolf Thurneysen, en compagnie de M. Joseph Vendryes avec qui il entretiendra, sa vie durant, les relations de la plus cordiale amitié.

En 1899, par un mémoire de morphologie latine¹, il devient privat-docent à l'université de Bâle et y professe la grammaire historique du latin et le lituanien. Mais en avril 1900 déjà, il quitte Bâle pour la Chaux-de-Fonds où lui est confié l'enseignement gymnasial du grec et du latin. C'est là que, l'année suivante, il épouse une cousine de William Pierrehumbert, l'auteur du *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*.

Dès le 16 mars 1903, il est privat-docent à l'Académie de Neuchâtel, avec un cours libre de linguistique et de philologie classique. Il devient professeur extraordinaire en 1905, ordinaire en 1909 – année où, ayant décliné un appel de l'université de Liverpool, il accepte celui de Bâle. Il y est nommé professeur ordinaire en 1911, mais n'en continue pas moins d'enseigner à Neuchâtel où il revient chaque quinzaine et où il est rappelé définitivement en 1925 à la succession de Jules Le Coultre; la chaire, réorganisée à son intention, réunit à celui qu'il y assume déjà l'enseignement de la langue et de la littérature latines.

Le champ de sa réflexion est large: il a écrit sur le ligure comme sur les langues romanes auxquelles il a toujours voué grande attention² (c'est à un problème de lexicologie française qu'il a consacré

¹ Studien zur Geschichte der lateinischen Wortbildung: 1. Das Suffix -do-. 2. Das Suffix -ēdula. 3. Das Suffix -ējo. 4. Die Suffixe -ulento- und -ōso-. 5. Das Praefix vē-. 6. bucētum, bucītum. – *IF* 10 (1899), p. 221–258.

² Voir notamment ses contributions aux *Mél. J. Vendryes*, Paris 1925, p. 301–307 (Note de toponymie française: *Les Bries*); *Fest. L. Gauchat*, Aarau 1926, p. 40–51 (Zur Beurteilung der r-Epenthese im Romanischen); *Fest. E. Tappolet*, Bâle 1935, p. 229–236 (Essais d'explication de quelques termes romans); *Fest. J. Jud*, Zurich 1943, p. 139–149 (Note de toponymie française: *Craon* < *Cracatonnum*) aussi *ARom.* 5 (1921), p. 436–448 (étymologie de fr. *garance*, *gouge enclume*).

l'un de ses derniers articles, publié ici même¹). Mais, dès le début, le balto-slave et le latin se partagent les faveurs de son activité. Il inscrit le russe – qu'il parle couramment – au programme de ses cours jusqu'à ce qu'ait abouti son initiative d'attribuer, à Neuchâtel, une chaire magistrale à cet enseignement. A la connaissance du lituanien, il contribue par plusieurs études spéciales² et, avant tout, par le *Wörterbuch der litauischen Schriftsprache* qu'il a entrepris de publier avec ses élèves Alfred Senn et Franz Brender, puis, à la mort de ce dernier, Anton Salys, et dont la première livraison paraît en 1926 chez Winter à Heidelberg. Œuvre monumentale qu'il parvient, au prix de quel acharnement, à sauver des remous de l'histoire, lorsqu'en 1940 la Lituanie perd son indépendance et qu'en 1943 l'incendie de l'imprimerie à Darmstadt anéantit la 15^e livraison; la 22^e (*plestėnti-prabūvėlis*, III, 129–192) est sortie de presse deux mois avant sa mort et l'on peut espérer que, grâce au courage de l'éditeur et à l'aide du «Committee for the Advancement of Research» de l'université de Pennsylvanie, A. Senn et A. Salys réussiront à mener seuls ce Trésor à son terme.

Plus encore que baltisant, Max Niedermann est latiniste. En 1904 déjà paraît, annexé au Rapport annuel du Gymnase de La Chaux-de-Fonds, le *Spécimen d'un précis de phonétique historique du latin*, première ébauche du livre qui, édité deux ans plus tard chez Klincksieck à Paris, connaîtra une fortune exceptionnelle. Il aura trois éditions – la dernière, en 1953, en fera un livre en grande partie nouveau –, sera traduit en allemand, hollandais, anglais, russe, espagnol, italien³, servira partout de base à l'étude scientifique du latin et deviendra, dans le jargon des étudiants, «le Niedermann». C'est qu'on y trouve, comme le souligne Meillet dans sa

¹ A propos de fr. *interlocuteur*, *VRom.* 13 (1953), 16–23.

² Les plus importantes sont: *Die Namen des Storchs im Litauischen*; *Festgabe A. Kaegi*, Frauenfeld 1919, p. 66–92; *Die Benennungen der Kartoffel im Litauischen und im Lettischen*, *WS* 8 (1923), p. 33–96; *Zu den Anredeformen der litauischen Schriftsprache* *Fest. J. Wackernagel*, Göttingue 1923, p. 156–167; *Gli inizi della linguistica lituana*, *Studi Baltici* 1 (1931), p. 32–49; *De la dérivation rétrograde en lituanien*, *ibid.* 3 (1933), p. 108–113; *Quelques dictionnaires lituaniens*, *ibid.* 6 (1937), p. 75–82, 7 (1939), p. 1–14 et 8 (1942), p. 1–17; *Studien zur litauischen Wortgeographie*, *Anthropos* 37–40 (1942–1945), p. 811–825.

³ Trad. par Ed. Hermann, Heidelberg 1907; E. H. Renkema, Utrecht 1909; H. A. Strong et H. Stewart, Londres 1910; A. Gruški, Moscou 1910; R. Mendizábal, Madrid 1920; C. Passerini Tosi, Bergame 1948.

préface, «l'état actuel de la science exposé par le maître le plus sûr, le mieux informé, le plus ingénieux»¹. C'est aussi que la méthode en est révolutionnaire: comparatiste, Max Niedermann a la force d'y renoncer délibérément à toute comparaison avec les autres langues indo-européennes anciennes, grec compris. Pour la première fois la phonétique latine est ainsi considérée en elle seule, comme un système dont tous les éléments sont solidaires et valent exclusivement les uns par les autres. Gageure brillamment tenue, sans jamais sacrifier l'exactitude aux exigences de la clarté cependant cristalline, avec une fidélité absolue au principe que l'auteur a lui-même formulé: «Guidé toujours par la conviction que seule l'étude attentive des textes littéraires et épigraphiques garantit aux recherches linguistiques des résultats durables, je me suis... efforcé d'asseoir l'édifice de la phonétique latine sur des bases philologiques précises»².

L'œuvre tout entier est l'illustration de cette méthode. Qu'il traite d'étymologie, de la formation des noms, de toponymie, Max Niedermann n'utilise un fait de langue que s'il en sait la valeur exacte dans le contexte originel. Le linguiste est doublé d'un virtuose de la philologie, qui connaît à fond son métier et en joint la pratique à celle, directe, des disciplines voisines, la métrique, l'épigraphie et surtout la critique verbale où s'est manifesté le mieux, peut-être, son goût de la «belle ouvrage». Quand il rétablit la forme et le sens d'une glose, explique la genèse d'une faute, quand il édite un texte dont la tradition manuscrite semble irrémédiablement confuse – Marcellus Empiricus, Consentius, Quintilien, *Mulomedicina Chironis* –, apparaissent à plein, en effet, les qualités maîtresses du savant: probité immaculée, exactitude minutieuse, sûreté dont jamais l'élégance n'offusque quelque hésitation. Chacun de ses articles – c'est la forme d'expression où il se sent le plus à l'aise, et ils sont parfois fort longs³, comme ses admirables comptes rendus – est ciselé telle une pièce d'orfèvrerie de grande époque, avec une précision exhaustive et le dédain de l'ornement gratuit – de toute polémique aussi: il honore au contraire d'une politesse courtoise ceux dont il contredit le plus fermement les théories. La démonstration est conduite de bout en bout

¹ 2^e éd., Paris 1931, p. X.

² *ibid.*, p. XII.

³ L'article *Über einige Quellen unserer Kenntnis des späteren Vulgärlateinischen* (*N. Jb. f. d. klass. Altertum* 29 [1912], p. 313 à 342) formerait avec *Les gloses médicales du Liber glossarum* (*Emerita* 11 [1943], p. 257–296 et 12 [1944], p. 29–83) un volume de 125 pages – le plus pénétrant qu'on eût écrit sur le latin vulgaire.

avec cette intelligence prismatique au travers de laquelle les faits se décomposent en leurs éléments. Que ce soit en allemand ou en français dont il possède toutes les nuances, il s'exprime sous la forme la plus dépouillée, au risque de paraître sec et froid à qui ne sait pas goûter la saveur de cette âpre, de cette exaltante mathématique¹. A quoi qu'il touche comme linguiste, comme épigraphiste, comme exégète et éditeur, il apporte son ingéniosité, son érudition sans faille, sachant renouveler les problèmes qu'il aborde, en proposer la solution la plus sûre et la plus élégante.

Maître de tous par la plume, il l'a été de quelques-uns, combien privilégiés, par la parole. Bien que dépouillé de tout appareil, son enseignement a quelque chose de solennel qui commande le respect et l'admiration. Ceux-mêmes de ses étudiants qui ne trouvent pas dans la grammaire latine la nourriture de leurs méditations, sont sensibles à la précision de l'analyse, à la rigueur du raisonnement, à l'intransigeante beauté d'une méthode qui transcende le domaine de son application; ils apprennent à fixer à leur orbite l'oculaire du microscope et participent peu à peu à ce vrai plaisir du savant, qui est de «humer, de loin en loin, l'arome non pareil de la vérité à l'état naissant»².

Les démonstrations les plus neuves, Max Niedermann les présente comme des données banales, avec une modestie qui est une manifestation, la plus haute et la plus noble sans doute, de sa force; car il a si juste le sentiment de ce que vaut son travail qu'il accueille sans étonnement, mais sans vanité, les honneurs qui lui viennent de toute part: membre correspondant du Comitato permanente per l'Etruria, de la Société philologique lettonne et, dès 1946, de l'Institut de France, il est docteur honoris causa des universités de Riga (1929), Genève (1944), Besançon (1947); en 1947 l'université de Bâle tient à célébrer par un nouveau diplôme le cinquantième anniversaire de son premier doctorat; le quatrième volume des *Studi Baltici* lui est dédié en 1934; dix ans plus tard la Faculté des lettres de Neuchâtel lui offre un recueil de *Mélanges* et s'apprête aujourd'hui à réunir les plus importants de ses articles en un volume dont il a pu lui-même encore arrêter l'économie.

Sa tâche universitaire ne finit pas avec l'heure du cours. «Avoir réussi à inspirer à quelques-uns de ses élèves le goût des recherches scientifiques, nous écrivait-il en 1944, voilà la plus grande satisfaction que puisse éprouver celui qui arrive au terme de sa carrière».

¹ Le modèle m'en paraît être sa contribution à la *Fest. A. Oeri*, Bâle 1945, p. 304-315: *Munimentum prope Basiliam, quod appellant incolae Robur*.

² J. ROSTAND, *Pensées d'un biologiste*, Paris 1939, p. 130.

Aussi bien M. Niedermann est-il prodigue de son temps pour les jeunes travailleurs qui viennent le consulter, intimidés d'abord au seuil de sa haute demeure, mais vite rassurés par la douce bonté de Madame Niedermann, la cordialité sans apprêt de Mademoiselle Niedermann. Il les accueille parmi ses livres si soigneusement rangés, les écoute avec bienveillance, s'inquiétant de tout ce qui les touche, débrouillant leurs incertitudes, trouvant tout naturel de leur remettre les pages de notes qu'il a prises à leur intention, avec une générosité qui en gêne presque les bénéficiaires. Sa conversation est assaisonnée d'humour; il aime à relater quelque anecdote de sa carrière, de ses voyages, d'autant plus savoureuse que rien dans son visage, hormis l'œil allumé d'une pointe de malice, n'en trahit la fin. On sort de chez lui plein de projets et de courage, joyeux de se remettre au travail, l'esprit clair. Bien des thèses sont nées de ces entretiens, qui attestent la fécondité d'un admirable enseignement.

Les exigences de l'œuvre ni les obligations universitaires n'oblitérent, en Max Niedermann, le citoyen. La chose publique l'intéresse et il s'y dévoue avec cette loyauté qui est la marque de toutes ses entreprises et dont son écriture porte témoignage. En 1919 il est attaché trois mois à la Légation de Suisse à Paris et chargé par le Département politique fédéral de visiter les camps de France où sont internés les prisonniers des Empires centraux¹. En juillet 1945, à la demande du Département fédéral de justice et police, il fait une série de conférences au foyer des réfugiés lituaniens à Yverdon. A la tête de l'université de Neuchâtel (1933-1935), au Conseil général (1933-1944) ou au Grand Conseil neuchâtelois (1937-1945) où il est député des libéraux, dans les nombreuses commissions où il les représente, partout il montre une scrupuleuse équité, alliant à son aversion de l'à peu près la courtoisie la plus achevée, mais n'hésitant pas à intervenir de tout le poids de son autorité quand l'enjeu lui tient à cœur (il proteste ainsi avec succès au Grand Conseil, le 17 novembre 1942, contre la diminution des crédits alloués au Glossaire romand). Il est servi de plus par une large expérience humaine: entre les deux guerres, il a fait de longs voyages en Finlande, dans les pays baltes, en Yougoslavie, à travers la Macédoine où il découvre des inscriptions grecques².

¹ Certains articles de cette période évoquent l'actualité politique; voir p. ex. La catastrophe polonaise, *Gazette de Lausanne*, 3 août 1920; Das Wilnaer Plebiszit, *Neue Schweizer Zeitung*, 22 février 1921; La question de Memel, *Journal de Genève*, 24 novembre 1921, etc.

² Epitaphes grecques de la Macédoine occidentale, *Bull. Corr. Hellén.* 50 (1927), p. 463-468.

La retraite, en 1944, n'a pour lui de sens qu'administratif. Il continue de travailler sans relâche, jusqu'à son dernier jour, gardant intacte son intelligence, malgré l'âge, en dépit d'une maladie dont il sait exactement la gravité, qu'il a acceptée sans espoir et sans effroi, fidèle à lui-même jusqu'au seuil des ténèbres, sûr d'avoir, il l'a écrit lui-même, accompli sa destinée – cette destinée qui, dit Rilke, «ne vient pas du dehors de l'homme, mais sort de l'homme même».

Berne

G. Redard